

Si Namoudaji est un point de chute pour la communauté black de la capitale économique, elle attire aussi de plus en plus de Marocains en mal d'Afrique.

Reportage

Little Sénégal

Créé au début des années 2000 pour intégrer les ferracha de la médina dans l'économie formelle, le Marché Namoudaji de Casablanca est devenu, en quelques années, le plus grand marché africain du royaume.



A Bab Marrakech, là où se trouvaient autrefois les étals des marchands ambulants, tout le monde (ou presque) s'est mis au wolof. Aux abords du souk Namoudaji, plus connu ces dernières années sous le nom de "Marché Sanigale", les "Nagadef, ma sœur, mangi fi rekk (ça va, ma sœur, je suis là)" fusent dès lors qu'une mama en boubou coloré ou une callipyge subsaharienne est en vue. Face à l'afflux de cette clientèle, même les commerçants soussis de la médina s'exercent à la langue de Senghor. "On s'adapte car l'essentiel des ventes se fait avec les Africains désormais. Quand il s'agit de mode, ils ne rechignent pas à la dépense. Alors que les Marocains marchandent des heures durant pour ressortir avec un jean ou un tee-shirt", témoigne ce vendeur d'un magasin de vêtements. Aujourd'hui, les 170 échoppes du souk Namoudaji, au départ destinées à structurer le business des vendeurs à la sauvette, sont très largement sénégalaises, et dans une moindre mesure ivoiriennes ou maliennes. On vient pour y faire le plein d'huile de palme, de karité

ou de piments, se faire tresser les cheveux, acheter des coupons de tissu wax ou manger des plats traditionnels d'Afrique de l'Ouest. Pour 25 dirhams, on s'empiffre sur fond de musique mouride de généreuses platées d'Atieke, de beignets d'Aloko ou de Thiebou Djien en buvant de grands verres de jus de Bissap. Passage incontournable pour les Subsahariens de la métropole, les boutiques du souk Namoudaji sont également un lieu de solidarité où les migrants viennent glaner des informations sur la vie au Maroc ou les démarches pour obtenir une carte de séjour. "Bien plus qu'un simple souk, ce marché est un repère pour les Africains fraîchement débarqués à Casa. On y échange les bons plans pour travailler, les combines pour se loger... Ici, la solidarité est de mise et l'Union africaine une réalité", explique un colosse aux allures de Kanye West. Mais si cette miniature d'Afrique noire est un point de chute pour la communauté black de la capitale économique, elle attire aussi de plus en plus de Marocains en mal d'Afrique. Selma, étudiante aux vellétés baroudeuses, compare ses balades au Marché Namoudaji à des mini-expéditions en Afrique de

l'Ouest : "A dix minutes du Maârif, c'est le dépaysement complet. J'ai l'impression de voyager dans pleins de pays d'Afrique en même temps, à moindres frais."

Les rois de la sape

Malgré une atmosphère humide et étouffante, le magasin de tissus de Taïb Konté ne désemplit pas. Du sol au plafond, sur les trois murs de cette minuscule échoppe éclairée au néon, ce natif de la banlieue de Dakar a optimisé chaque centimètre carré d'exposition. Ici, deux grandes spécialités : le "wax", dont les motifs ont été à maintes reprises immortalisés par les clichés du célèbre photographe malien Malick Sidibé et qui font la pluie et le beau temps de la mode en Afrique de l'Ouest. Et le "bazin", tissu damassé aux reliefs brillants, connu également sous l'appellation de "jim". "Si le wax habille les Africains au quotidien, le bazin, ou jim, est l'allié incontournable des fêtes, des grandes occasions", précise Taïb Konté, qui a commencé en vendant des tissus à la

sauvette à Derb Omar en 2006. "Je suis venu au Maroc pour suivre une formation de technicien en informatique, se souvient-il. Mais, faute de moyens, j'ai dû arrêter. C'est alors que j'ai décidé de me lancer dans le commerce". Aujourd'hui, l'homme est à la tête de trois boutiques : deux dans l'enceinte du Marché Namoudaji et une troisième à Oulfa, même s'il préfère rester discret sur son chiffre d'affaires. Entre deux piles de wax, deux jeunes, vêtus avec tout l'art de la sape bamakoise, négocient sans relâche. "80% de mes clients sont africains. Ils achètent avant tout du wax, dont les variétés les plus connues sont le "Super Binta", le "Thomas Sankara" ou le "Grand Bassam". Les Marocains, eux, préfèrent le jim, avec lequel ils confectionnent des djellabas d'été", explique Konté.

BIEN PLUS QU'UN SIMPLE SOUK, CE MARCHÉ EST UN REPERE POUR LES AFRICAINS

Fatoumata, elle, est beaucoup plus volubile. Officiant derrière le comptoir en verre d'une minuscule épicerie vendant aussi bien du riz, des laits éclaircissants que du poisson séché, Fatoumata, la soixantaine bien entamée, répond au

Pour 25 dirhams, on s'empiffre de généreuses platrées d'Atieke ou de Thiebou Djien en buvant du jus de Bissap.

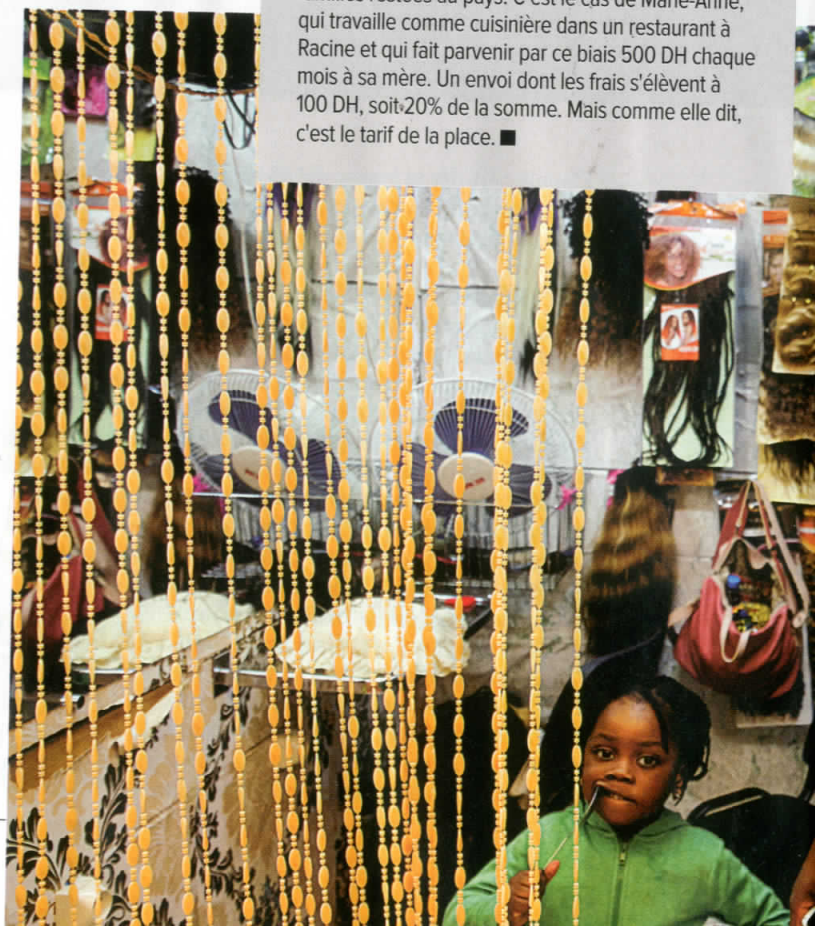


» téléphone, encaisse des clients en même temps qu'elle déchiffre dans les cauries (technique de divination par les coquillages) l'avenir d'un jeune Guinéen qui rêve de passer en Europe. "Mon père et mon grand-père étaient jeteurs de cauries, en Casamance. Et moi je pratique cet art depuis vingt-cinq ans maintenant. Avant, je m'occupais de commerce exclusivement, car il ne suffit pas d'avoir des dons. La voyance exige beaucoup de maturité", insiste celle que tout le monde ici appelle Mama. Enveloppée telle une madone dans une melhfa bleu nuit, elle délivre ses prédictions moyennant 20 ou 50 DH en fonction de la difficulté de la question. Et de la tête du client.

Vénus Beauté

Située entre un tatoueur et un marchand de DVD, l'enseigne Blondie Beauté ne déroge pas à la règle d'or des salons de coiffure "afro" : "ambiancer" avant toute chose. Des fesses de Beyoncé à l'actualité de Pape Diouf en passant par les rebondissements du feuilleton sénégalais *Wiri Wiri* : on parle de rien, mais surtout de tout, au salon de Blondie, Ivoirienne de 32 ans aux traits espiègles. Avec sa gestuelle très expressive et ses répliques cinglantes, elle anime les conversations de ce haut lieu de la coquetterie féminine à l'atmosphère survoltée. "Quand on vient chez Blondie, impossible de ne pas se laisser contaminer par la bonne humeur. Alors, même si les rendez-vous se passent à l'africaine, et que ça prend jusqu'à trois ou quatre heures pour se faire coiffer, on revient", insiste Sosso, 28 ans, qui habite à Farah Salam, dans les quartiers nord de la métropole. Ici, la déferlante des Nappy, la mode des cheveux crépus

Dans les salons de coiffure du souk, les rendez-vous peuvent durer jusqu'à 3 ou 4 heures.



MARCHÉ SANIGALE, L'AUTRE HUB FINANCIER

Si à la Cité de l'air d'Anfa, l'État développe une place financière africaine, au Marché Namoudaji, les commerçants ont déjà organisé la leur. Un hub financier improvisé, né dans l'anarchie, mais qui roule. Ici, pas de dirhams, la monnaie courante, c'est le franc CFA. Le marché est devenu la plaque tournante du petit commerce, une plateforme d'échange de marchandises et de transfert d'argent. Comme d'autres commerçants du Marché Sanigale, chaque mois, Abdoulaye Fall, gérant d'une des plus anciennes boutiques du souk, fait venir de Dakar 2 à 2,5 tonnes de produits. Derrière ses lunettes d'intello, il assure tranquillement : "Nous importons tout du Sénégal". Tout ? Principalement de "l'attiéké" (un genre de semoule à base de manioc), du riz, des piments, du "gombo sec", de la pâte d'arachide, du jumbo, des ignames, des cosmétiques... qui arrivent au gré de la conjoncture par fret aérien ou dans de petites camionnettes. Ces mêmes véhicules repartent ensuite pour le pays de la Teranga, chargés de marchandises très prisées sur les marchés sénégalais : des sacs à main, de l'huile d'argan, du savon noir, des gants de hammam... Par ailleurs, c'est grâce à ces petits transporteurs de fortune que la communauté subsaharienne établie à Casa effectue la plupart de ses transferts d'argent à destination des familles restées au pays. C'est le cas de Marie-Anne, qui travaille comme cuisinière dans un restaurant à Racine et qui fait parvenir par ce biais 500 DH chaque mois à sa mère. Un envoi dont les frais s'élèvent à 100 DH, soit 20% de la somme. Mais comme elle dit, c'est le tarif de la place. ■



Des fesses de Beyoncé à l'actualité de Pape Diouf en passant par les rebondissements du feuilleton sénégalais *Wiri Wiri* : on parle de rien, mais surtout de tout, dans ces salons à l'ambiance survoltée.

et naturels, n'est pas encore passée. Les cheveux, on les veut lisses ou totalement extravagants comme ceux de Nicky Minaj. Et pour parvenir à un tel résultat, les clientes ont l'embarras du choix : défrisage, tresses, tissage, greffage, extensions à l'aide de mèches synthétiques ou de cheveux "naturels" venus d'Inde ou du Brésil. "Le seul hic, ce sont les tarifs. Il faut compter 200 à 400 DH pour des tresses ou un tissage par exemple. Auxquels il faut ajouter le prix des mèches, qui varie entre 80 DH et 1000 DH pour des "naturels". C'est quasiment le triple des tarifs au Sénégal", regrette cette jeune Peul au corps de liane. Pour justifier ce niveau de prix, la gérante de Blondie Beauté s'en réfère au bon sens économique : "Au souk Namoudaji, les loyers sont compris entre 2500 et 4000 DH par local. L'État, qui a créé ce marché pour les marchands ambulants marocains, leur loue pour une somme modique, qui ne dépasse pas 350 ou 400 DH par mois et par magasin. Mais si ces derniers ont commencé à nous les sous-louer 800 DH en 2008, ils n'ont cessé de les augmenter et nous menacent de nous mettre à la porte si on n'est pas d'accord". Même son de cloches du côté d'Alice, qui tient un petit restaurant sénégalais à l'entrée du marché. Face à cette flambée vertigineuse des loyers, à l'instar des autres commerçants subsahariens du marché Sanigale, toutes deux s'en remettent désormais à l'arbitrage royal : "Mohammed VI doit intervenir, car c'est aussi notre roi." Elles ont tout compris. ■